

Dimanche 4 octobre 2020 – 27^e DIMANCHE ORDINAIRE – Année A

1^{ère} lecture : «La vigne du Seigneur de l'univers, c'est la maison d'Israël (Is 5, 1-7)

Psaume 79 : La vigne du Seigneur de l'univers, c'est la maison d'Israël.

2^{ème} lecture : «Mettez cela en pratique. Et le Dieu de la paix sera avec vous» (Ph 4, 6-9)



Évangile de Jésus Christ selon Saint Matthieu 21, 33-43

«Il louera la vigne à d'autres vigneron»

Homélie du Père Gaël Giraud, jésuite, à l'église St-Ignace (Paris 6^e)

La page d'Évangile que nous venons d'entendre, au chap. 21 de Matthieu, survient à un moment de grande tension entre Jésus et ses interlocuteurs : les prêtres du Temple, les pharisiens, les scribes et les anciens. Quelques versets plus haut, Jésus avait fait une entrée triomphale dans Jérusalem (Mt 21, 1-11). Entrée glorieuse qui reposait peut-être déjà sur un immense malentendu : quelle sorte de « roi » acclamons-nous aux Rameaux ou lors de la fête du Christ-roi ? Aussitôt, Jésus s'était rendu au Temple pour en chasser les marchands : « Il est écrit: 'Ma maison sera appelée une maison de prière'. Mais vous, vous en faites une caverne de voleurs. » La rupture est donc consommée et Jésus, probablement, se doute que tout cela va mal finir. C'est dans ce contexte que l'évangéliste place dans sa bouche une série de trois paraboles qui, toutes trois, mettent en scène le « non » qu'opposent ses interlocuteurs au don de Dieu. La première, c'est la parabole dite « des deux fils » (21, 28-32), puis vient celle des « vigneron homicides » que nous venons d'entendre, puis celle du « banquet nuptial » (22, 1-14). Dans la première, souvenez-vous, un père envoie ses deux garçons à la vigne, l'un dit « non » mais y va, l'autre dit « oui » mais n'y va pas. Dans l'histoire du banquet, c'est un roi qui veut inviter ses amis à faire la fête avec lui à l'occasion du mariage de son fils. Il repère toutefois un convive qui n'a pas de vêtement de fête et le fait mettre dehors.

Ici, le personnage principal de notre parabole, c'est la vigne. La vigne jouit d'une grande tradition biblique. D'abord à cause du vin qui, de Melkisedek jusqu'au dernier repas du Christ, en passant par les noces de Cana, joue un rôle décisif dans l'histoire du cheminement de notre humanité avec Dieu. Mais la vigne, c'est plus que le vin qu'on en retire. Déjà au livre des Nombres, lorsque, parvenu à l'orée de la Terre promise, Moïse envoie des éclaireurs explorer la Terre tant espérée, ceux-ci reviennent chargés de grappes débordantes (Nb 13, 23) ! C'est le signe que la Terre promise, ce n'est pas seulement du lait et du miel mais aussi de la vigne. Or, si vous avez de la famille dans le vignoble, vous savez qu'une vigne a besoin d'énormément de soin, de patience, d'attention vigilante, méticuleuse, précise, constante, fidèle... Une vigne, c'est le règne du *cuidar*, au sens du « prendre soin de la maison commune » dont il est question dans l'encyclique *Laudato Si'*. Aujourd'hui, on dirait qu'elle relève d'une « politique du *care* ».

Quoi qu'il en soit, vous aurez remarqué que les vigneron ont souvent un rapport amoureux à « leur » vigne. C'est la raison pour laquelle, avec les prophètes, la vigne n'est plus seulement la Terre promise mais, comme nous l'avons entendu dans la première lecture, elle devient Israël lui-même. Pourquoi ? Parce que Dieu l'entoure des mêmes soins amoureux que ceux qu'un bon vigneron prodigue à « sa » vigne. Nul doute que, sinon Jésus lui-même, du moins les rédacteurs de l'Évangile de Matthieu ont songé à ce beau passage d'Is 5, 1-7 en rédigeant la parabole des vigneron assassins. Puis, avec la Sagesse, la vigne devient même une femme : « ta femme sera dans ta maison comme une vigne généreuse » (Ps 128,3).

C'est une invitation pour vous, messieurs, à prendre soin de la femme de votre foyer avec énormément de patience, d'attention vigilante, méticuleuse, précise, constante, fidèle...

Aujourd'hui, nous autres, où en sommes-nous de la vigne du Seigneur ? Nous sommes dans le temps de l'attente : le maître de la vigne est parti en voyage ; Dieu est absent. Il se cache et son inévidance nous convoque à notre propre liberté : est-il parti pour nous jouer des tours ou pour que nous puissions avoir le temps d'apprendre à l'aimer, à lui rendre grâce gratuitement ? C'est là un premier défi que tend notre parabole à ses auditeurs : quel visage suis-je enclin à attribuer au propriétaire de la vigne ? Celui d'un maître cruel qui, non content de s'absenter de son domaine et de le faire travailler par d'autres, va me retirer la vigne pour la confier à d'autres ? C'est à cet endroit que notre parabole mérite d'être méditée avec, en contre-point, la parabole des talents ou des mines (Mt 25, 14-30 et Lc 19, 12-27). La manière dont je reçois la parabole des vigneron dit peut-être quelque chose de la façon dont je me situe, à mon tour, parmi les serviteurs qui ont reçu des talents à faire fructifier. Suis-je convaincu que ce maître est « dur » et « récolte là où il n'a pas semé » (25,24) ou bien, au contraire, qu'il est prêt à partager sa joie (25, 21) et jusqu'au gouvernement de son royaume avec moi (Lc 19,17) ?

Toujours est-il qu'aujourd'hui nous avons inventé une sorte d'épisode supplémentaire, imprévu, à la parabole des vigneron assassins : nous faisons brûler la vigne ! A l'heure où nous prions ensemble, des dizaines de milliers de foyers d'incendie ravagent l'Amazonie. Or l'Amazonie, chère au pape François, c'est le poumon de notre planète. Si elle est réduite à une savane, non seulement nous ne pourrions pas rester en dessous du seuil des + 2°C d'augmentation de la température à la surface de la planète (c'est déjà trop tard), mais encore nous allons nous envoler au-delà de +4 , +5°C et entrer dans une *terra incognita* dont personne ne sait si l'humanité *comme telle* pourra y survivre (vous avez bien lu). Pourtant, le maître de la vigne s'adresse à nous depuis longtemps, à travers maints prophètes : la réalité des dégradations écologiques est connue depuis deux siècles, le GIEC publie ses résultats depuis plus de trente ans. En 2002, Jacques Chirac avait fait un discours historique à Johannesburg : « la maison brûle et nous regardons ailleurs ». C'est aussi Chirac qui a introduit une taxe sur les billets d'avion. Pourquoi ? Parce qu'il avait compris que l'aéronautique n'est pas l'avenir. A l'époque, que de sarcasmes n'avons-nous pas entendus au sujet de la taxe Chirac ! Pourtant, aujourd'hui, une vingtaine d'Etats l'ont adopté, et le mieux que l'on puisse souhaiter, c'est que d'autres pays leur emboîtent le pas. De même, songeons à Greta Thunberg, cette adolescente suédoise qui préfère militer en faveur de la cause climatique plutôt que d'aller à l'école.

Thunberg est allée s'exprimer au Congrès américain, aux Nations Unies, elle a rencontré le pape François qui lui a fait excellent accueil, elle est même venue parler ici, à Paris, à l'Assemblée Nationale. Et comment l'avons-nous reçue ? Une partie d'entre nous l'a raillée, ridiculisée parce qu'elle ne sourit pas beaucoup, humiliée parce qu'elle souffre du syndrome d'Arnsperger... Certes, nous ne l'avons pas lapidée mais nous avons préféré railler le messager plutôt que d'écouter le message.

Il n'y a pas que la vigne qui brûle aujourd'hui : il y a aussi les pauvres qui y meurent. Le Secours Populaire vient de publier un rapport qui montre que les deux mois et demi de confinement que nous avons connus en France, ce printemps, ont provoqué une explosion de la précarité et de la pauvreté sans précédent depuis 1945. Et les statistiques du RSA, en ascension verticale, le confirment. Pour ma part, au début du confinement en Italie, je me trouvais à Rome, en train de travailler au Centro Astalli du Service Jésuite des Réfugiés, pour distribuer à manger aux réfugiés de la Ville. Un matin, j'ai croisé un SDF italien qui n'avait pas le droit de venir se nourrir chez nous ; il errait sur la Piazza Venezia, hagard, en gémissant : « *fame, fame* » comme dans un mauvais film d'horreur. Toutes les instances qui permettent aux plus démunis de survivre avaient fermé. Or, nous le savons au moins depuis *Laudato Si'*, le cri de la Terre et le cri des pauvres sont une seule et même protestation. Comme nous l'avons entendu chez Isaïe : le Seigneur attendait le droit, et voici le crime ; il attendait la justice, et voici les cris.

Qu'est-ce qui peut nous sortir de cette situation ? Nous convertir de manière que nous ne répétions pas les crimes des vigneron de la parabole ? Il y a un mois, j'ai participé à une audience avec le pape François. Celui-ci nous a encouragés à écouter les populations

autochtones d'Amazonie. Celles-là même qui sont menacées de disparaître à cause des incendies qui ravagent la forêt dans notre indifférence presque complète. Pourquoi nous mettre à l'écoute de ces populations lointaines ? Parce que, nous a dit François, les Indiens peuvent nous apprendre ce que nous, Occidentaux, avons oublié : l'articulation entre la tête, le cœur et les mains. La circulation du sens entre ce que je comprends, ce que j'éprouve et ce que je fais. Nous tous ici présents, et moi le premier, nous sommes en grande partie clivés : ce que je comprends avec ma tête ne prend pas nécessairement le temps de descendre dans mes tripes pour que je me l'approprie vraiment : ça reste « là-haut » ! Qui plus est --- je cite toujours le pape---, les Amérindiens peuvent nous apprendre ce qu'aucun ordinateur ne pourra jamais faire, même les machines programmées pour faire de l'intelligence artificielle : faire l'expérience de la tendresse. Ce qui suppose, justement, que la vie circule entre ce que je comprends, ce que j'éprouve et ce que font mes mains.

Un certain romantisme pourrait nous faire croire que la tendresse relève d'une sorte de mièvrerie de midinette. Il n'en est rien : je crois, au contraire, que consentir à accueillir la tendresse d'autrui exige un très grand courage. Car, pour recevoir la caresse de l'autre, il faut oser se montrer vulnérable, fragile. Là où je suis tendre, c'est là que je suis exposé, où l'autre peut me faire mal, me blesser. C'est très risqué, la tendresse. De sorte que nous tous, vous et moi, nous passons notre vie à osciller entre la tentation de nous réfugier derrière une armure, à l'abri de la violence et des blessures que les autres peuvent nous infliger, et le risque énorme qui consiste, de temps en temps, à oser ouvrir l'armure pour laisser passer la lumière, un peu d'oxygène et... de tendresse.

Risque insensé peut-être, mais comment puis-je, sinon, recevoir la vie ?

La vigne, avions-nous dit, c'est la Terre promise, mieux, c'est Israël, mieux encore, c'est la femme de notre foyer... A présent, nous pouvons faire un pas de plus : la vigne, c'est le Christ lui-même. « Je suis la vigne » dit-il en Jn 15, 5, et nous sommes ses « sarments » appelés à porter des fruits pour la plus grande gloire de Dieu. Ainsi, Dieu serait à la fois le maître de la vigne et la vigne elle-même ? En vérité, nous sommes familiers de ce genre de paradoxe : Dieu est à la fois le don *et* le donateur.

Comment puis-je prendre soin de la vigne si je n'accueille pas la tendresse de Dieu ? « Le Seigneur est tendresse » (Ps 102,5) dit le psalmiste. Comment puis-je aimer si je ne me laisse pas aimer par Dieu, le premier ? Si vous relisez chez vous les trois paraboles du chap. 21 de Mt, vous verrez peut-être que, ce que veut le maître/Père/propriétaire, en chacune d'elle, c'est entrer dans un rapport d'amour gratuit avec nous. Dans la parabole des deux fils, ce que souhaite le Père, ce n'est pas esclavagiser ses enfants, mais c'est justement entrer dans un rapport de filiation vraie avec ces deux garçons, les faire advenir à l'être de « fils » : le premier, tout bougon qu'il soit, aime son père et sera heureux de prendre soin de la vigne ; le second, lui, fait semblant, laissera mourir la vigne et ne deviendra jamais vraiment le fils de son père. De même, dans la parabole du banquet, la première parole du maître à ce convive indélicat qui ne veut pas faire la fête, c'est : « mon ami »... *Mon ami* : suis-je capable d'entendre ce murmure d'amour qui m'est adressé *aujourd'hui* ?

Vous me pardonneriez un autre souvenir personnel. Il y a vingt ans, j'étais au Tchad, avec des enfants de la rue, à Sarh. Ce sont des enfants qui ont rompu tout contact avec le monde adulte, qui vivent de rapine et de petits boulots dans un univers de grande violence. Un jour, nous étions en visite dans un village de brousse, pour rencontrer la famille de l'un d'entre eux. A la tombée de la nuit, nous avons été invités à dormir sur des nattes, dans la case du village où sont entreposées les réserves de mil, de sorgho et de manioc. Or, dans ce genre de case, la nourriture attire les rats qui viennent souvent, la nuit, tenter de grappiller quelque chose. Les enfants étaient ennuyés parce que je n'étais pas habitué à me faire mordre les pieds par des rats. J'étais ennuyé, moi aussi, parce que je me sentais responsable de « mes » enfants jusqu'au moment où ils m'ont expliqué que j'allais dormir par terre au milieu de la case tandis qu'eux dormiraient autour de moi, pour me protéger. J'ai essayé de protester mais j'ai vite compris que c'était peine perdue. Et c'est là que j'ai compris qu'en

réalité, depuis que nous nous connaissions, ce sont eux, les petits Gavroches des rues, qui prenaient *soin* de moi. La tendresse dont ils ont fait preuve à mon égard m'a *retourné* à la manière du premier fils qui se « retourne » (21, 29) et finit par aller à la vigne. Et, vous voyez, cette tendresse-là n'a rien de mièvre : il s'agissait de me protéger contre les morsures de rats ! Voilà une sacrée manière, pour ces enfants, d'advenir à l'être-fils.

Or, si je ne suis pas capable d'accueillir la tendresse des pauvres, comment pourrai-je accueillir celle de Dieu ?

L'encyclique *Laudato Si'* le dit avec force : « C'est la même logique qui pousse à l'exploitation sexuelle des enfants ou à l'abandon des personnes âgées qui ne servent pas des intérêts personnels. C'est aussi la logique intérieure de celui qui dit : 'Laissons les forces invisibles du marché réguler l'économie, parce que ses impacts sur la société et sur la nature sont des dommages inévitables'. »(123) Et lors de l'audience, il y a un mois, le pape d'ajouter : c'est aussi la même logique qui sous-tend l'exploitation du travail des femmes. Pourquoi ? Parce que, dans tous les cas, il s'agit de la même tentative de défense violente à l'égard d'autrui : je me cache derrière mon armure, celle de mon pouvoir ou de la fiction des marchés, pour refuser d'accueillir, désarmé, la tendresse d'autrui.

Et si je n'accueille pas la tendresse d'autrui, comment pourrai-je à mon tour, transmettre cette tendresse à d'autres ? C'est le sens de l'encyclique que le pape François rend publique aujourd'hui même, *Fratelli tutti*. Il nous y invite à vivre une « amitié sociale », la fraternité de celles et ceux qui consentent à se recevoir de la tendresse d'un même Père.

Chers *amis*, nous pouvons prier le Christ, ce matin, de nous inspirer le geste, la parole, la disposition intérieure qui conviennent pour que nous osions devenir vulnérables, ouverts à la tendresse du Père. Amen.

Gaël Giraud sj